

Des millions de
chewing-gums
sans rêves

Jean-Claude Pouytes

Jean-Claude Pouytes

Des millions de chewing-gums
sans rêves

© Jean-Claude Pouytes, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5338-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Septembre 2008

Sur l'herbe rase du cimetière, l'automne précoce a dessiné des chemins de pluie que les visiteurs n'osent pas franchir. Dans le virage d'une clairière, une large butte accueille les stèles disparates que l'ombre des pins ferait oublier. Paul, anxieux et fébrile, précède John dont le pas est plus assuré. La croix porte un nom et un médaillon émaillé de forme ovale, où l'on distingue nettement la figure d'un jeune homme triste. Paul est fasciné, il titube, balbutie :

— John, c'est bien moi sur ce médaillon ? Je suis mort ? C'est ma tombe ? Comment est-ce possible ?

CHAPITRE 1

Novembre 2005 – Bagdad.

Le dentiste ? Pourquoi y court-on ? La douleur vrille la tronche et on pue de la gueule. Il arrache tout, on lèche le sang des babines et ça roule. Quand tu te traînes chez Paul, tu sais pas pourquoi, et tu repars aussi con que t'es arrivé, avec les mêmes questions et les mêmes attentes ! Mais tu dois y aller. C'est comme ça qu'on te tient debout.

C'était pas la première fois que Tom Blanfield voyait un psy. Ce serait pas la dernière. Le grand gaillard attendait dans un garde-à-vous plutôt mollasson, la tête agitée de droite à gauche, sans raison.

Il a des cheveux noirs, épais, gominés, et une grosse barbe frisée qui n'a pas vu de brosse depuis longtemps. Son visage est franc, ses sourcils bien dessinés et ses traits réguliers. Il porte un tee-shirt rouge à manche courte qu'il n'a pas dû choisir, et un short gris un peu large pour lui. Il a l'air d'un touriste étonné, sorti d'un motel de province avec des problèmes sans solution.

— Qu'est-ce que je fous chez un psy, à Bagdad, où tout le monde est cinglé ? C'est pas trop con comme question ? Qui peut répondre à ça ? Toi, Paul ?

Le docteur Paul Moore, le psy du régiment, affiche un éternel sourire qui souligne ses rides et plisse ses lèvres. Des traits fins, un visage glabre et un large front dégarni le font ressembler à un majordome coincé de Manhattan. Curieusement, il porte un treillis délavé de l'US Navy plus proche d'un déguisement de Thanksgiving que d'une tenue de rigueur.

De temps à autre, Tom est pris d'une agitation fébrile. Les mains qui blanchissent, des palpitations, et le regard perdu de ceux qui cherchent à se réveiller entre deux cauchemars noyés par les somnifères. On lui a dit qu'il souffrait de TSPT (Trouble du Stress post-traumatique) et même s'il ne veut pas y croire, il tremble plus fort, rien que de penser à cette saloperie.

— C'est quoi ce truc doc ? T'as une pilule pour ça ?

Paul Moore sait de quoi il cause. Il comprend les phrases inachevées qui servent d'échappatoire « tu sais bien toi ! », « tu peux piger ! T'as bien chié dans ton froc, non ! Je suis sûr que t'es aussi cinglé que nous ! ». Paul essaye toujours de rebondir et de les faire parler. Parler pour que ça sorte.

— Tom, qu'est-ce que t'es allé foutre dans cette galère ? Toi qui as grandi dans le coton de Hashville avec des parents démocrates à moitié anars ? En plus, catho bon teint diplômé de Columbia ? T'as bouffé ton pétard de dew ? Où t'as

eu des problèmes de zob ?

— Ta gueule, arrête de salir, doc.

— Je crois bien que j'ai touché où il fallait pas non ?

— Tu vois de la merde partout ! À force de racler les chiottes de tous les détraqués que tu soignes ! C'est quoi ici ? Le trou du cul de l'espoir ou notre dernière impasse !

— Ne te la joue pas Tom, fais face ! Je veux juste savoir pourquoi t'as signé pour l'enfer.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre !

— Tout part de là, mon vieux, crois-moi

Tom regarde le plafond, comme pour s'excuser. Il bave un peu, serre les dents ; et puis les bras lui tombent, et la mémoire avec :

— C'est Cathy, cette garce qui m'a plaqué ! J'avais terminé mon master en histoire de l'art et archéologie, tout roulait. Je pensais à un poste à New York, à une vie tranquille entre mes recherches et une famille que je voulais nombreuse, et puis un jour tout s'est effondré. Elle faisait semblant, Cathy, c'est mon argent de poche facile qui lui plaisait, rien de plus.

« T'es qu'un gros con Tom » qu'elle m'a sorti. Qu'est-ce que tu vas foutre dans cette ville de barjo pleine de blacks, de Chicanos et de drogués ? T'es assez taré pour croire que tu vas t'en tirer, toi le fils à papa qui connaît rien à la vie ? Tu me vois passer mon temps à t'attendre en cirant ton parquet et moucher tes mômes ? Moi, c'est le business qui m'intéresse, je veux faire du fric et m'éclater avec un gars qu'en a dans le froc. Pas besoin de courir à la grosse pomme, surtout, avec rien dans les poches. Bye, Tom, t'as la bible pour te reconforter, te plains pas.

— Ça m'a brisé. Je suis resté des jours sans réactions. Jamais je n'avais imaginé que Cathy me lâcherait, qu'elle se construisait un avenir sans moi. Ça m'a cassé les pattes, je m'y attendais pas. Tout d'un coup, ma vie n'avait plus de sens. Trop fragile, le petit blanc ! On était en mars 2003 et la télévision déversait les images de l'invasion de l'Irak, Bagdad, Bassora, Mossoul, Tikrit. Des noms qui me faisaient rêver, moi qui avais étudié la civilisation de la Mésopotamie, Babylone et Nabuchodonosor. Sur un coup de tête, je suis parti à Jacksonville persuadé que je pourrai servir à quelque chose en m'engageant au service de l'oncle Tom.

Ce fut comme mettre un pied sur la lune. Un voyage sans retour. Plus jamais Tom Blanfield ne serait le même, plus jamais il ne reverrait dans le miroir celui qui un jour quitta l'Amérique pour ne jamais y revenir tout à fait, sauf peut-être

pour la moitié de lui-même. L'autre était à jamais restée en enfer.

— Je comprends mieux Tom, pour toi la chute a été totale, tu vivais trop loin de tout ça, la détresse, la misère, la violence. Comment t'es-tu intégré ?

— Facilement ; on était tous de jeunes cons, j'avais vingt-trois ans et j'étais parmi les plus âgés. Étonnamment, j'ai réussi toutes les épreuves physiques, et peu à peu, Camp Lejeune est devenu ma maison, mon chez-moi. L'entraînement, la fatigue, la souffrance, la discipline, la sueur, la bière, la connerie qui remonte en toi comme une puanteur que tu partages. Le partage, c'est ça qui sans doute me manquait le plus. Le fait de ne pas être seul face au pire, mais aussi de découvrir dans les yeux d'autres hommes une part de toi que tu n'avais jamais vue. Et puis en août, on s'est retrouvé à Bagdad et l'on a compris illico qu'on avait changé de monde. Au début on n'était pas au contact, on assurait les arrières et contrôlait, maison par maison, qu'il n'y ait plus de danger, c'est vite devenu du rêve. Parce qu'un jour, le caporal Dave s'est écarté du groupe et a escaladé sans raison un tas de ruines, histoire de voir... L'explosion nous a foutu par terre et provoqué mon premier acouphène. Le reste m'est apparu lorsque la fumée âcre et le rideau de poussière opaque se sont dissipés. C'étaient plutôt les restes. Sur les deux murs qui se faisaient face, les chairs collées du caporal avec des morceaux de bras et des doigts coupés. On n'a récupéré que son tronc avec les tripes à l'air et un truc qui ressemblait à son foie. J'arrêtais pas de répéter « On a pas retrouvé son casque... on a pas retrouvé son casque... » pour éviter de penser que j'avais vu l'insoutenable. On a pas...

— Ta gueule, Blanfield, on est pas au théâtre ici !

J'ai entendu ça avant de dégueuler. On a fourré le tout dans un sac réglementaire et Johny à pisser dans son froc, au nom de tous, car c'était le début d'une peur qui ne nous lâcherait jamais. Après, c'est devenu la routine. Le premier homme tué, la première blessure, le deuxième fils de pute descendu, le troisième putain de Hadjii qu'on a troué, le...

— Et Falloujah Tom, tu y étais ?

— Falloujah, c'était en novembre 2004, l'opération al Fajr. Tu parles ; c'est là qu'on a le plus morflé. Des engins bricolés partout, des mines, des enfants avec des kalachs et des AK. Avec notre mitrailleuse de 50, on explosait tout comme à la foire, dans une odeur de graisse brûlée et de sang séché qui ferait vomir une hyène si la sueur et le sable ne lui avaient pas cramé les yeux. On n'est plus que des bêtes, des bêtes traquées prêtes à tuer au moindre danger, au premier sursaut de la peur qui tapisse nos gestes jusqu'à la terre intérieure qui nous fait mentir à nous-mêmes pour rester en vie. Inch Allah ! C'est aussi bon pour nous !

— Et après, t'es retourné quand au Pays ?

— Pas tout de suite, on a sécurisé, on a nettoyé par-ci par-là, pacifier comme ils disent, histoire de passer pour des démocrates. La vérité c'est qu'on savait déjà pas quoi foutre avec ce bordel ! On est rentré à fort Lejeune en janvier 2005. Avec tout le tintouin : les drapeaux, les discours, les familles. Celles qui avaient reçu leur gars dans un cercueil étaient là aussi ! La nation, les héros... de la confiture sur de la merde, c'est ça que je pensais. Et puis j'ai aperçu papa et maman venir vers moi ! J'ai failli crier « maman ! » comme quand j'étais petit et qu'elle me faisait mes tartines, mais, pour de la confiture, je ne voyais que du sang ! Celui que j'avais bouffé pendant des mois avec du sable dessus pour me niquer les dents et me rappeler où j'étais.

Tom se tait et se gratte doucement la barbe en baissant les yeux, puis il marmonne :

— Ça me revient maintenant ! Voilà pourquoi je pensais au dentiste en venant te voir !

— Quel dentiste ? Je comprends pas !

— Laisse tomber, c'est mon ciboulot qui patine

— Parle-moi de tes parents

— Mes vieux, j'ai failli leur vomir dessus quand ils m'ont pris dans les bras et serré si fort que le souffle m'a manqué pour leur dire : je t'aime. Je ne pleurais pas, je ne riais pas comme la plupart des gars. J'étais là sans y être, déjà perdu dans un monde que je ne reconnaissais pas. Au début, mon silence ne gênait pas. C'est quand je me suis mis à tourner autour de la maison que maman a commencé à s'inquiéter, surtout que je tremblais à chaque voiture qui passait ou aux cris des gamins qui dévalaient la rue sur leur planche.

— Et ensuite ?

— Je me suis refermée sur moi-même. J'ai plus répondu à personne, même pour aller boire des coups. Au début, c'était pour la bière, mais ça me rappelait trop la pisse chaude du camp, qu'on s'efforçait de picoler, pour aller se soulager et se masturber tranquille. Et puis les gars qui déballaient leur boucherie personnelle pour tous les cons et les connasses ébahies qui redemandaient du héros gratiné, pas cramé, du sang, mais pas trop, de l'horreur, mais pour les autres. J'en avais ma claque. Faut quand même pouvoir jouer à sa PlayStation sans gâcher son petit plaisir cupide comme si les asticots avaient un faible pour les cadavres de bougnouls. Il y a quelque chose d'infranchissable dans tout ce vécu pour un mec moyen qui préfère sans l'avouer torturer par procuration, semer le vice par excitation ou rage et exterminer en regardant ailleurs. Parce

qu'un homme en train de crever sous tes yeux avec tout son être qui souffre comme aucun cri ne peut le reconnaître, aucun geste le décrire, c'est pas fait pour exister devant toi. Face à face, la force de la vérité ne ment pas, il faut se cacher pour ne pas la voir, ou alors perdre la raison. J'avais la frousse du dehors, tout était trop calme, trop lisse, trop beau. La nuit silencieuse, les couleurs des arbres, le gazon, tout m'apparaissait synthétique, fabriqué tel un décor de spectacle, et j'avais peur de tout casser dans ce fatras, éléphant dans la porcelaine. J'avais envie de repartir. Au printemps, le toubib de l'hôpital militaire m'a trouvé fragile. Il m'a baratiné sur mon test d'effort et ma vigilance pour pas déclarer que j'avais l'air d'un zombie auquel on n'aurait pas confié son canif pour se curer les ongles ; alors un M4... J'avais besoin de repos qu'il m'a balancé, surtout pour mes méninges. J'ai failli sortir mon couteau KA-BAR pour lui couper les doigts comme on faisait quand on interrogeait un hadji qui bégayait trop, mais je me suis dit qu'il tiendrait pas le coup. On verra la prochaine fois. La prochaine ça a été en octobre, et à ce moment-là il devait manquer du monde à la 1/8, parce qu'il m'a à peine regardé et a signé mon bon pour le service. Nous revoilà dans l'avion aligné pareil à des quilles attendant la boule. Entre Booker et Diégo, que j'avais pas aperçu depuis la réception à fort Lejeune, je me sens tout de suite mieux. J'arrive presque à dormir, tout en gardant un œil sur les bleus bites qui nous accompagnent et qui semblent nous demander qu'est qu'on leur réserve là-bas. « Tu sauras bien assez tôt mon gars ».

— Et maintenant Tom, t'en penses quoi de tout ça ?

— De quoi, au juste ?

— Ce que tu fais ici, ce que tu feras demain, après-demain, plus tard...

— Et ce que j'ai déjà fait, ça compte pas ?

— Bien sûr, mais c'est le passé, ça me dit pas ce que tu es prêt à faire demain

— Faire avec mon TSPT ? Tout le monde s'en fout, du moment que je tiens debout et que je sais encore flinguer dans la bonne direction...

Tom se met à trembler comme s'il grelottait de fièvre, il bégaye

— J'ai peur, doc, j'ai peur. Est-ce que je vais guérir de ce truc ?

— Non, faut que t'apprennes à vivre avec.

— On peut vivre avec ça ? Comme avec un cancer ? En attendant qu'il te bouffe ?

— Je vais pas te laisser tomber. Je vais t'aider à t'en sortir. Je viendrais te voir régulièrement dans tes prochaines affectations. On parlera, je te donnerai des médicaments. Au fait, tu sais où tu vas stationner.

— J'ai pas envie de choisir ! Tout ce pays est un champ de haine et j'en ai

gobé assez pour le reste de mon existence. Comment vais-je la recracher ?

— Compte sur moi, Tom, je tiendrai la gamelle ; et tu pourras dégueuler tout ton saoul ! On finira par tout récupérer, ton TSPT avec !

— Alors, rendez-vous en enfer, doc !

— C'est là que tu vas aller ? t'en es sûr ?

— Vous verrez bien, doc, si vous avez les couilles pour venir !